

Ma tauromachie

Illustré par l'auteur

La tauromachie n'est pas un sujet qui me passionne particulièrement - je ne suis ni pour ni contre - mais venant d'une famille espagnole, j'ai hérité de pratiques culturelles vécues dans mon enfance et adolescence. La tauromachie est, certes, une marque de l'hispanisme, souvent vu par un étranger, sous un angle folklorique (pittoresque et dépourvu de sérieux). Pour un français, être espagnol, c'est forcément avoir un avis sur ce sujet, comme si ce thème était central pour les enjeux sociaux et sociétaux des espagnols. En vérité, je crois que la majorité des espagnols d'aujourd'hui ne porte aucun intérêt à cette pratique et que la plupart n'ont assisté à une corrida.

Ce petit livre d'artiste expose essentiellement ma collection de souvenirs, simplement, prétexte aussi à montrer mes images.

Valencia

Mon premier contact avec la tauromachie remonte à mes cinq ans, lorsque mon parrain m'offrit pour Noël un taurillon téléguidé. Il faut être espagnol pour choisir ce type de cadeau. Un jour, vous comprendrez les vitrines des living espagnols ! C'était une petite peluche extraordinaire qui avait son organisme mécanique recouvert d'un velours noir très agréable au toucher. La bête avait de petites cornes blanches en plastique et tenait dans sa gueule un chiffon rouge. Ses yeux tout ronds de verre irisé étaient censés le rendre méchant. Mais on me l'a fait pas à moi, petit-enfant-espagnol-des-corridas que j'étais déjà. Le câble de contrôle lui sortait du trou des fesses et en actionnant les boutons de la télécommande, on pouvait soit le faire avancer ou reculer, soit le faire cabrer, soit faire sortir de la fumée de son museau. Très vite, il n'y eut plus de fumée. C'est ainsi que je fis ma première mise à mort avant que je m'attaque aux montres de mon père ou à toute autre machinerie énigmatique.

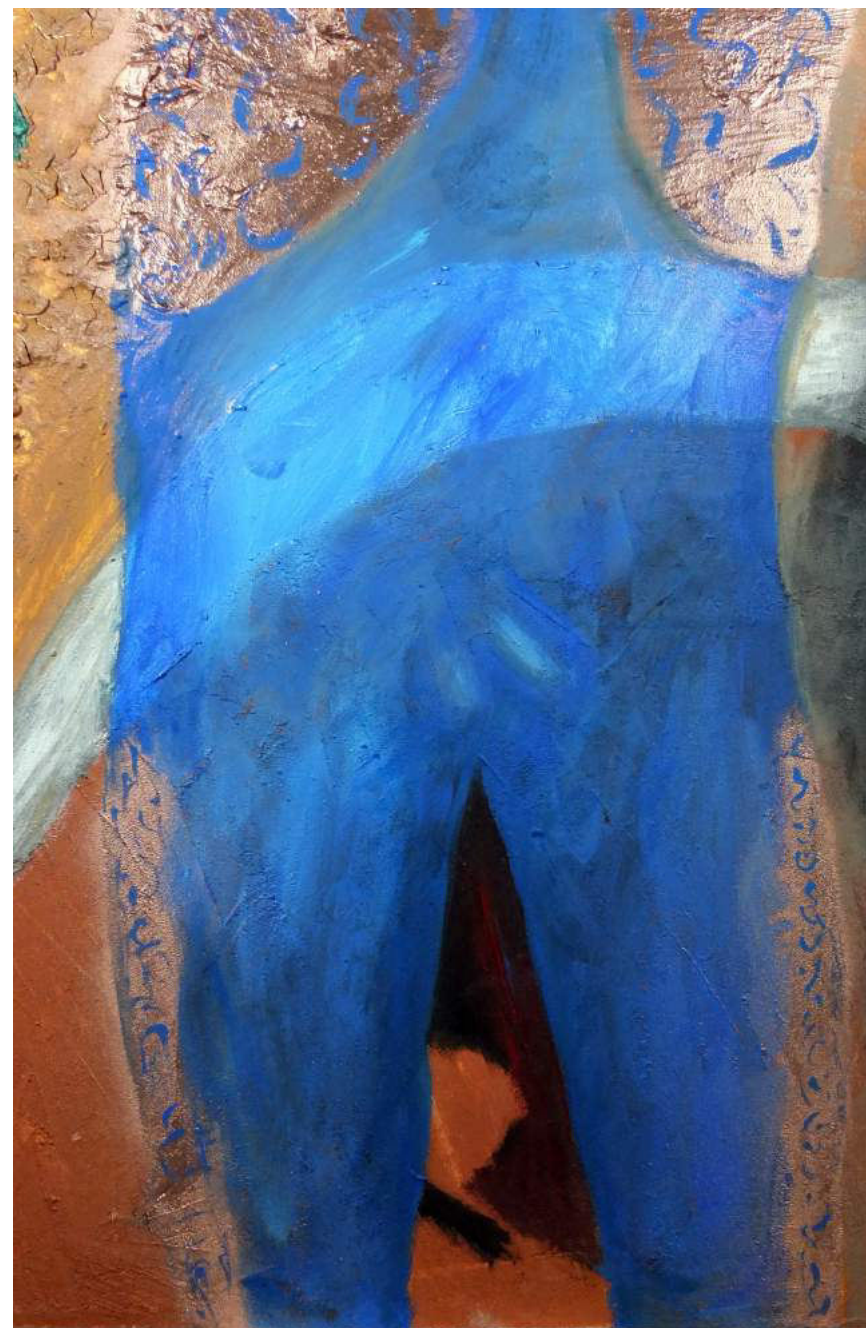
Je garde de bons souvenirs de mes premiers spectacles taurins. Cela remonte aux années 1970, je devais alors avoir



Tío Fernando et tia Pepita voyagent à Grenoble - Photo familiale - 1980

cinq ou six ans. Émigrés en France, notre famille retournait passer l'été en Espagne comme il se doit pour les immigrés. Nous nous arrêtions voir mon oncle Fernando, frère de mon père, et sa femme, Tante Pépita, au moment de la « *feria* » de Valencia qui se déroule en juillet. Nous y séjournions quelques jours, avant de repartir pour les « vraies » vacances, celles que je passais dans un petit village de Castille, dans la province d'Albacete, région natale de mon paternel. C'était une « station balnéaire » familiale et rurale où mes parents profitaient de la source thermale aux vertus apaisantes contre les rhumatismes. Chaque année, nous y retrouvions les mêmes familles, et nous y avions tissé de belles amitiés. Fernando et Pépita habitaient dans un appartement dans le quartier historique du *Carmen*, près des halles et de la *Plaza Redonda* où mon oncle allait avec mon père acheter des K7 de flamenco. Ils étaient installés au dernier étage d'un immeuble dont ils géraient la conciergerie. En juillet 1969, lorsque Armstrong posa le pied sur la lune, ma tante et moi courûmes à la terrasse de l'immeuble pour essayer de voir sa fusée. Et chose étrange, à ce même moment où la télévision retransmettait les images en direct, nous aperçûmes un point brillant juste à côté de la lune. Ce ne pouvait être que l'Etoile du Berger, mais ma tante me fit croire ou crût elle-même qu'il s'agissait de la fusée Apollo 11 qui atterrissait ! J'ai gardé un souvenir tendre et affectueux de nos courts séjours à Valencia, où nous étions véritablement heureux de nous retrouver chaque été. Fernando et Pépita, sans enfant, débordaient d'affection pour moi, petit dernier d'une fratrie de deux sœurs.

En Espagne, le point culminant de la saison taurine se déroule sur les mois estivaux, lorsque la plupart des villes et villages célèbrent leur saint-patron-protecteur (*feria*). Les après-midis vivent alors au rythme des programmations taurines et les arènes affichent souvent complet. Dans la région de Valencia, je ne connais pas de peuple aussi investi pour la fête et les festivités taurines. Corridas, *novilladas* (jeunes taureaux - *novillos* - de trois ou quatre ans mis à mort par des toreros qui n'ont pas encore reçu l'investiture de leurs aînés), corridas burlesques (avec des nains pompiers et



Terre bleue n°1 - Terres d'Espagne et acrylique 1990 - 2022

des clowns acrobates), *encieros* (lâchers de vachettes ou de taureaux sur un parcours clos), *toros embolados* (taureaux avec du boules de feu sur ses cornes), *rejones* (corrida équestres), les déclinaisons du spectacle taurin étaient très populaires, même si parfois on pouvait douter de leur qualité « artistique ». Mon oncle, grand puriste de l'art taurin et aficionado inconditionnel de la corrida, sélectionnait pour nous les meilleures affiches avec les matadors en vogue du moment.

Pour moi, l'arène de Valencia était un lieu de fête où nous y allions en famille. Ma tante et ma mère préparaient des sandwiches (*bocadillos*) jambon - tomate ou à l'omelette (*tortilla*), des sablés sucrés à la cannelle (*mantecados*) et des outres (*botas*) contenant eau fraîche anisée (*paloma*) ou vin de Xérès *amontillado*. Ma tante me préparait ma gourde en plastique avec de l'eau sucrée pour faire comme les grands. Si nous prenions des places dans les gradins en béton, mon oncle nous louait des coussins carrés (*almohadillas*) pour un meilleur confort. À défaut, nous disposions nos mouchoirs carrés sous nos fesses pour ne pas nous salir.

Les marchands déambulaient dans les tribunes avec des piles impressionnantes de coussins et rivalisaient avec ceux qui portaient les piles de chapeaux de paille. Il y avait toujours des vendeurs très gentils qui proposaient des graines de tournesol (*pipas*) ou de maïs grillées, cacahuètes, bonbons, sodas, glaces, et autres confiseries (*chucherias*)... C'était mon moment préféré et ma tante ne manquait pas de me régaler. Le public était impatient et joyeux et l'arène bruyante. La fanfare municipale s'installait tranquillement et le coup d'envoi était donné par le président de la séance installé sur la balcon officiel drapé aux couleurs sang et or. Comme les gens de condition modeste, nous prenions le plus souvent des places au soleil. Les plus aisés et VIP étaient à l'ombre. Mon oncle, habitué des arènes, connaissait les tribunes qui passaient le plus vite à l'ombre au cours de l'après-midi. Il faisait très chaud pour le premier combat de l'après-midi.

On ne faisait plus le salut fasciste à l'entrée des toréros et on ne chantait plus l'hymne phalangiste *Cara al Sol* depuis longtemps déjà. Il semblait bon sentir le régime autoritaire



Terre bleue n°2 - Terres d'Espagne et acrylique 1990 - 2022

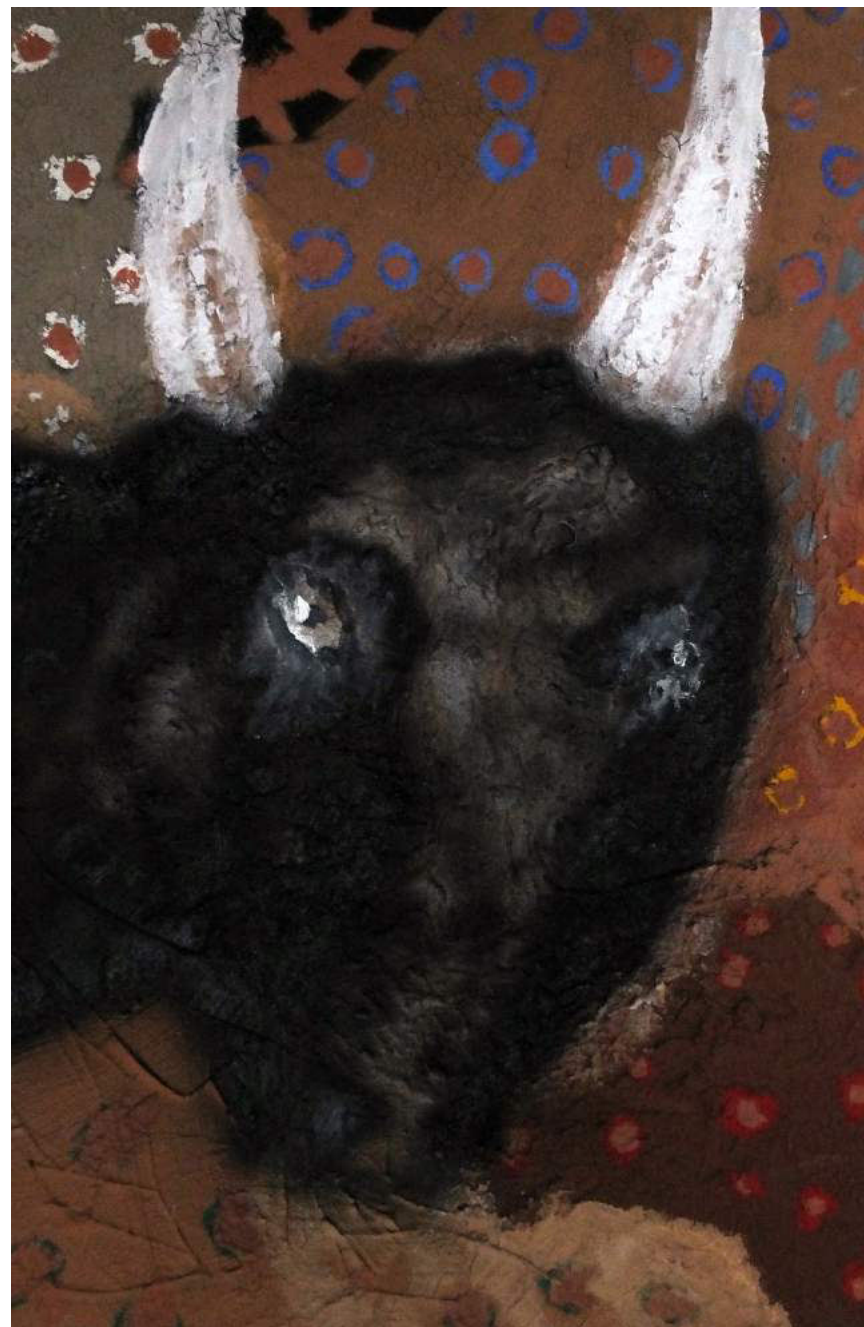
se diluer et les arènes devenir un espace de liberté.

Six combats à cinq heures de l'après-midi, au rythme d'une mise à mort toutes les vingt minutes, une affiche à trois matadors, deux toros chacun, chaque combat étant strictement minuté, scandé en tiers-temps (*tercios*). Plus la pause-sandwich après le troisième taureau.

Il était huit heures passées lorsque nous quitions les arènes, l'heure parfaite pour flâner, l'heure du *paseo*, faire l'exégèse du spectacle terminé et profiter de la fraîcheur d'un début de belle soirée d'été où les rues, places et terrasses se remplissaient d'enfants s'amusant, d'hommes gominés et parfumés et de femmes subtilement apprêtées, tout ce monde dans un vacarme absolument enivrant.

Combien de corridas ai-je vu dans mon enfance ? Une dizaine chaque été ? Une centaine peut-être dans ma vie ? Ma dernière corrida remonte à 2008 aux arènes de Nîmes. C'était une corrida équestre, mes préférées. Je l'avais trouvée ennuyeuse, taureaux fatigués, cavaliers peu inspirés, public silencieux, à l'inverse du joyeux bordel, des cris, des injures et des blagues que libérait l'espagnol populaire, expert et impatient d'un dénouement mémorable. La *plaza de toros* était un théâtre, un lieu clos libérateur, un exutoire, un lieu de fantasmes aussi où l'on se prenait à rêver d'une autre vie. Les corridas peuvent-elles traumatiser les enfants ? C'est une question que se posent les urbains de notre époque. Je ne crois pas que mes parents se la soit jamais posée. C'était une évidence, une tradition et un vécu à partager. Jamais forcé, le choix des enfants de ne pas y assister était respecté. Mes sœurs détestaient ces spectacles sanguinaires et moi, petit-homme-fierté-de-la-famille, je devais faire plaisir à mon oncle que j'admirais.

Dans les années 70, la corrida espagnole avait encore toute son importance sociale. Ce n'est qu'à partir des années 80 que le football a détrôné ce divertissement populaire, au grand désarroi de mon oncle Fernando. Divertissement, spectacle, ces qualificatifs ne décrivent que partiellement la tauromachie et perturbent peut-être votre morale des villes. Essayons d'expliquer à sa décharge : la corrida serait un



C'est une vraie chèvre ce toro - Terres d'Espagne et acrylique 1990 - 2022

moment festif où est jouée une tragédie collective, un moment émotionnel idéalisé qui célébrerait la mort. J'ai participé moi-même à des communions extatiques mais très souvent des carnages écœurants. Mon oncle m'a quelque peu initié et j'y ai apporté le détachement de mon époque. C'est une petite expérience.

À quoi faut-il s'attendre lorsqu'on va voir une corrida ? L'enjeu homme-animal est trop conséquent pour que nous n'y soyons nous-mêmes pas impliqués. Enthousiasme passionné ou profond malaise, elle exclue l'indifférence et nous demande un engagement, l'initiation permettant de comprendre les clés de ce langage esthétique. Dans un combat homme-taureau (*lidia*), il y a une recherche de perfection idéalisée, nécessaire à masquer la mise à mort de l'animal. C'est un rituel et sacrifice païen qui peut sembler anachronique à un non-initié. C'est une adaptation (interprétation) de règles et de valeurs nobles et absolues d'un homme face à sa propre terreur de la mort. C'est un rapport culture-nature, des règles rationnelles et techniques contre la fougue incontrôlée de la bestialité. C'est la campagne qui vient montrer ses valeurs à la ville. N'en déplaise à certains, j'ai senti plus de haine et entendu plus d'insultes dans un stade de football que dans des arènes.

Silla

Dans les années quatre-vingt, Fernando et Pépita quittèrent le centre de Valencia pour aller s'installer à Silla, en banlieue, dans un quartier populaire où ils purent acheter un appartement dans une belle barre d'immeuble en briques rouges, symbole de l'urbanisme gâché des années 70 en Espagne. Mon père décida d'acheter aussi un appartement dans la barre d'immeuble en face. C'était un quartier périphérique, coincé entre un abattoir pestilentiel et une autoroute, où habitait en grande majorité l'immigration régionale, andalous en tête, venus travailler à l'usine automobile « La Ford ». J'y ai ainsi passé tous les étés de mon adolescence (de dix à seize ans). Mon oncle m'emmenait de moins en moins souvent aux arènes de Valencia et se contentait de regarder une fameuse émission à la télé « *tarde de toro* ». Tous les quartiers de Silla fêtaient



Ma dernière corrida 1 - Flougraphie - Nîmes - 2008

leur Sainte-Vierge-Marie ou leur Saint-des-Saints-Jésus-Christ au mois d'août. Pour les honorer, chaque confrérie associative organisait un défilé pour les enfants où une profusion de bonbons était lancée ainsi qu'une procession religieuse un peu plus sérieuse. Le défilé de la principale procession, celle du *Santisimo Cristo*, était ponctué par une représentation théâtrale devant le porche de l'église, où un petit ange (jeune fille ou garçon à la voix cristalline) sortait d'un grand artichaut en bois suspendu à une potence dont les feuilles s'ouvraient, et chantait au Christ en croix un chant sacré (*saeta*) pour le réconforter des ses souffrances. Il y avait aussi la « Danse des Gourdins » que des hommes torse-nus et en tunique romaine chorégraphiaient dans de nombreux lieux de la ville, rappelant un épisode d'une histoire et symbolique chrétienne dont j'ai oublié le récit. Se succédaient ainsi tout l'été fêtes foraines et défilés, bals, concerts rock, concours de fanfares (orchestres de plein air) et bien-sûr spectacles taurins. La plupart des jeunes en congés, trop pauvres pour voyager ou retourner au village, attendaient avec impatience ce mois de festivités. La ville de Silla ne disposait pas d'arène, aussi montait-elle une structure temporaire dans la place de l'église. Elle remplissait la place qui n'était pas ronde et était orange ! Rien à voir avec l'architecture classique des arènes traditionnelles, cela ressemblait à un enclos vaguement moderne que ma bande de copains essayait de franchir à la sauvette. Chaque soir, se succédaient des spectacles, concerts ou courses taurines qui n'étaient que des lâchers de vachettes, où les *mozos*, jeunes mâles en manque de testostérone, venaient exhiber leur courage. Les vachettes, fatiguées de recevoir des coups, étaient remplacées régulièrement. Les gens adoraient ces moments et passaient la soirée en famille, à boire sodas et bières ou manger nerveusement des graines de tournesol (*pipas*). Il y avait quelquefois des accidents, jamais mortels, de *mozos* qui se faisaient piétiner par une vachette schizophrénique devenue subitement agressive et qui se rebellait enfin. Avec un peu de chance, un pantalon déchiré par un coup de corne rendait le public hilare en révélant la blancheur d'un cul mis à nu.

Chaque midi, il y avait un *enciero*, dans la rue principale qui



Cornada de pierna (Encornement de jambe) - Terres d'Espagne et acrylique - 1990 - 2022

menait à la place où était installée l'arène. Sur plus d'un kilomètre, à 13 heures, trois coups de gros pétard annonçaient le lâcher de cinq ou six vachettes. C'était le premier rendez-vous de la journée avec ma bande de copains et sous le regard inquiet de nos mères espagnoles. Nous partions suffisamment tôt pour nous réserver les meilleures places, c'est à dire celles où les barreaux des fenêtres des maisons étaient les plus accessibles. Quand les vachettes passaient, petits spectateurs effrayés, nous nous agrippions aux barreaux pour les voir se faufiler parmi la foule animée. Certaines fois, une vachette stoppait net devant notre fenêtre et nous criions de peur et de bonheur, et les gens rigolaient avec bienveillance de nous voir ainsi coincés. Certains en profitaient alors pour arroser les jeunes femmes en tenue estivale, jeans coupés et premiers tee-shirts moulants. Les jeunes gens couraient devant et au plus près de la vachette pour lui toucher les cornes, marqueur social de courage, et les moins vaillants derrière, à tirer la queue du pauvre animal. Certaines bandes parvenaient à mettre à terre l'animal. La plupart du temps, les vachettes filaient au plus vite et il n'était même pas nécessaire de grimper aux fenêtres. Nous avions une main sur la grille au cas où, et les plus irréductibles de la bande accompagnaient la vachette à quelques distances, en essayant de lui donner des coups de bâton ou de roseau (les liges étaient grandes) que nous allions chercher sur les rives du lac de La Albufera. La brutalité portée sur ces pauvres bêtes me révoltait. De mon œil de petit français du siècle des Lumières, la violence de certains me donnait du dégoût, je sentais monter en moi une peur violente et j'essayai de protester en vain. Mes copains riaient de ma sensiblerie de français. Rien de grave n'était commis, il s'agissait d'un animal. Fêtes votives, délivrez-nous du mal qui est en nous !

“Selon Rousseau, les hommes et les animaux sont des êtres semblables, ils disposent d'une nature commune qui est la sensibilité. En effet, l'homme et l'animal éprouvent des sensations et des sentiments. Parce qu'ils sont semblables, l'homme ne doit pas, selon le philosophe, faire souffrir inutilement l'animal.”

J'ai vécu en Espagne des expériences avec le règne animal



Portrait d'Amorès - Photo perso - 1980's

traumatisantes et singulièrement barbares. La cruauté est-elle un caractère propre à l'humain ? Un taureau est-il moins cruel qu'un homme parce qu'il est animal ? Rend-elle moins humain et donc plus animal ? Est-elle générée individuellement ou collectivement ? L'homme cruel est-il impardonnable ? Peut-on définir des niveaux de cruauté ? En somme, comment une culture construit-elle ses rapports à la nature et aux animaux ?

A Silla, ma bande de copains adolescents avait décidé de chasser les chats. Cette phobie dura une bonne partie de mes vacances. Angel, la forte tête de la bande en parlait avec une haine très affirmée. Quelles étaient ses motivations ? Avait-il vécu une expérience inavouée ? Je n'eus pas conscience de ce qui allait arriver, et participais, avec crainte et surnoiserie mêlés à cette guerre des chats. Angel, sadique déterminé, nous fit adopter rapidement des tactiques de chasse en groupe. Rabattages, encerclements, cachettes improvisées, sous le regard courroucé de certains adultes, ils - je n'ose écrire « nous » - réussirent à capturer à coups de bâton un pauvre chat noir - le pire animal dans l'échelle des superstitions d'Angel. Assommé ou tué, je ne voulais pas voir, ils emportèrent leur trophée dans un sac poubelle. Non content de sa prise héroïque, Angel mit le corps du chat sur un rail que le train de nuit Valencia-Séville découpait en deux. Angel exhiba avec fierté la moitié du chat qu'il tenait par la queue. Il était effrayant. Il me dégoûta à jamais.

Je connus d'autres jeunes gens en Castille, jeunes ruraux, dont le jeu consistait à capturer une chauve-souris pour la faire fumer. Imaginez mon effroi devant ce petit animal dont sa légende me terrifiait d'emblée. Ils tenaient les ailes de la chauve-souris écartées et lui enfonçaient une clope allumée au bec jusqu'à ce qu'elle étouffait. Amusement intolérable, misérables décervelés, comment votre cruauté peut-elle être comique ? Je garde encore en mémoire l'écho de leurs rires vulgaires et saturés.

Les jours de corrida avec mise à mort, les taureaux qui allaient combattre l'après-midi étaient lâchés dans les rues de Silla. Ce n'était plus la même donne, le public était moins féminin et nous nous tenions bien tranquilles agrippés à notre fenêtre, regardant respectueusement passer le maître



L'enfant et le toro - Photo perso - 1980's

absolu de la rue. La municipalité organisait aussi une soirée *'toro embolado'*, pratique qui consiste à attacher deux boules de goudron aux cornes d'un taureau et à les enflammer. Ceci est censé révéler son animalité.

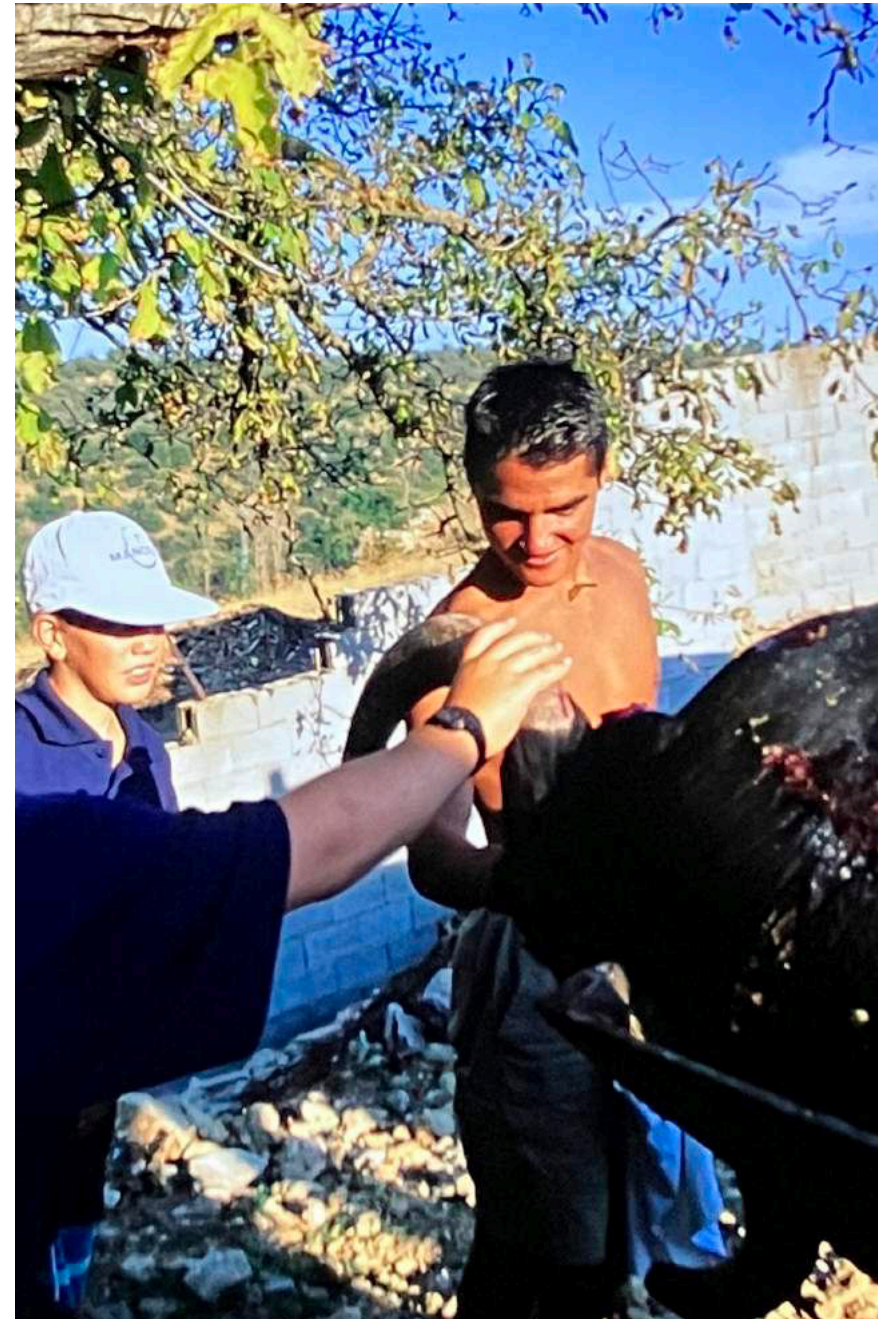
Toutes ces expériences ne faisaient que m'écarter de mon incompréhensible moitié ibérique.

Castille

Tout commence dans les champs. C'est un culte, celui du beau taureau sauvage. C'est une bête énorme, effrayante et noble. C'est une forme de respect pour ce bel animal et l'homme, comme à son habitude, voudrait le dominer.

J'ai connu un vieil homme, ancien vacher, qui s'appelait Amorès. Il avait passé sa vie sur un cheval à les garder et à les admirer. Il m'emmena un après-midi dans une propriété agricole où il avait travaillé. Nous roulions très lentement sur une piste poussiéreuse, à l'écart de la circulation et des hommes. Au pied d'une montagne pelée, au détour d'un bosquet, apparurent des enclos. Ils étaient là, paisibles taches noires dans la chaleur irradiée de l'après-midi, exagérés dans la lumière d'un contre-jour qui les grossissait. Nous nous tîmes.

« Ne sors pas de la voiture et ne dis rien, observe-les » dit-il avec sérieux. Ils paissaient tranquillement, indifférents à notre arrivée. « Il ne faut pas qu'ils voient des hommes, sinon ils s'habituent et ils perdent de leur bravoure », me confia-t-il. Une des bêtes tourna alors la tête vers ma voiture jaune poussin - elle n'était pas rouge - et je saisis qu'elle nous fixait. Elle était à une centaine de mètres et je discernais son regard qui me terrassa. J'imaginai à cet instant cette énergie se transformer en furie, super héros Marvel des champs et des bois. Je compris la fierté d'Amorès, le courage et l'humilité qu'il lui avait quotidiennement fallu pour approcher ces farouches taureaux. Sans doute leur avait-il tenu conversation ? Il m'expliquait, dans ce silence, qu'il était fier de me montrer une infime partie de la relation qu'il vivait avec un petit bout de nature, un lien qu'il avait tissé entre lui et l'animal sauvage. Il avait du respect pour l'ordre naturel des choses. La bête peut se révéler cruelle et l'homme le sait. Elle doit être élevée (au ciel) pour rester



Je veux toucher sa corne - Photo perso - 1980's

sauvage et brave, dans son état d'animalité première. « C'est un taureau, *Toro*, coiffé de cornes létales, fier d'être animal, et l'homme doit rester à sa place ». Amorès me faisait partager sa simple vie de vacher, chanceux d'avoir travailler sur un cheval. Le cow-boy espagnol était admiré de leur temps. Amorès essayait de me faire sentir sa relation avec une nature, qui à son époque, lui semblait moins déterminée. La tauromachie commence par cette évidence-là.

Les citadins semblent avoir oublier ce lien qui unit l'homme à la nature, dans une relation globale qui se veut un tout. La tauromachie est une histoire rurale qui se heurte à une modernité urbaine. Dans la campagne espagnole, mon père, mon oncle Fernando, la plupart des enfants de leur génération ont dû rêver d'être toréro, comme un enfant de nos jours rêverait d'être un talentueux footballeur ou astronaute. Devenir matador constituait un des rares ascenseur social offert à leur vie misérable, à ces enfants, gardiens de poules ou de cochons, sans éducation sauf celle donnée par le curé, et dont leurs aïeuls surexploités s'étaient éreintés à labourer ou à cueillir olives, pois chiches ou safran pour des maîtres cruels. Tous les toreros jusqu'aux années cinquante venaient de ce terreau, sans école, ni formation. Ils commençaient leur carrière dans les enclos les nuits de pleine lune, en se mesurant seuls, face à cette noirâtre adversité. Évaluer aussi leur audace et courage. Parcours épique, romanesque d'un autre temps, chaque apprenti toréro, idole des jeunes paysannes en fleur, vagabondait de village andalou en village castillan, ponctuée de bonnes ou mauvaises surprises. Ces *mozos* se construisaient par eux-mêmes un avenir qui, pour certains seulement, les amèneraient vers la gloire et l'honneur de se mesurer aux fauves dans les arènes de première catégorie des grandes villes, la gloire ultime à atteindre étant la gloire d'un combat à *La Real Maestranza* de Séville, ou à *Las Ventas*, l'autre temple à Madrid.

Compromission historique

Il est nécessaire de rappeler, dans l'histoire récente de la tauromachie espagnole, l'accointance politique du monde



Cornada de mano (Encornement de main) - Terres d'Espagne et acrylique - 1990 - 2022

taurin et celui du régime dictatorial franquiste. Non pas tant les figures idéalisées des toreros dont s'est servi le régime phalangiste (ma mère évoquait souvent la complicité systémique entre les toreros et le régime du dictateur Franco, en particulier celles de *Manolete* et *Dominguín*) que les éleveurs taurins. Les régions de Castille et d'Andalousie ont toujours été les deux greniers de l'Espagne. La poignée des grands propriétaires terriens composant l'oligarchie conservatrice possédaient la majorité des terres fertiles, organisées en grandes exploitations agricoles (*latifundia*). Immuables, héritiers de prestigieux ancêtres conquérants, ces caciques n'ont bâti qu'un système agricole à la rentabilité douteuse. Noblesse oblige, l'élevage taurin a toujours constitué une activité complémentaire, avec peu d'intérêt économique, par obligation héréditaire sans doute, une marque d'extravagance dans la société aristocratique. Ancrés à leur pouvoir intemporel, ces privilégiés à la particule séculaire ont relayé des valeurs morales catholiques étouffantes et ont entretenu des misères systémiques. Dans les campagnes, la distinction sociale était nettement marquée, entre d'une part la noblesse terrienne indifférente, la petite bourgeoisie opportuniste et une paysannerie opprimée, en mal d'éducation et en carence alimentaire jusqu'aux années 1960.

L'Andalousie, terre natale de ma mère, compte plus de la moitié des élevages de taureaux de combat d'Espagne. Les dynasties des Domecq, Miura, Pablo Romero, célèbres cocardes, ont bâti des élevages (*ganaderías*) dont la réputation perdure depuis le XIX^e siècle. Les Domecq, par exemple, ont vendu en 2022, 138 taureaux (2^{ème} position sur un classement international de 150 éleveurs taurins) et les Miura une cinquantaine (13^{ème} position). Petit monde (*mundillo*) où l'entre-soi et les entre-jambes vont de pair, une sélection génétique en sorte, comme ils la pratiquent avec leurs bestiaux.

L'élevage du taureau de combat n'a jamais vraiment été une affaire rentable. Offre excessive, augmentation des coûts fixes de production, filières mal organisées, il s'agit de s'acheter avant tout un prestige. Beaucoup d'entre eux n'ont pas d'intention capitaliste, leurs revenus proviennent



L'arène de Don Samuel- Photo perso - 1980's

d'autres secteurs, mais de bénéficier d'un « revenu de jouissance ». Il s'agit d'investir dans un luxe, non pas à vivre, mais à apprécier. C'est de l'ordre de la vanité, héritée de leur sang aristocratique ou de parvenu, s'achetant le rêve de voir leur nom figurés en haut des affiches.

Ainsi, pendant les années de famine et de misère de la post-guerre d'Espagne (années 1940 et 50), plutôt que de cultiver leurs terres fertiles pour nourrir les populations, ces maîtres des lieux et des temps ont privilégié le pâturage de leurs taureaux sauvages. La grande amertume des bonnes gens et les quelques révoltes paysannes, sévèrement réprimées, n'ont pu changer cet état des choses. Depuis la fin de la dictature, même si l'injustice est toujours présente dans certaines campagnes, des paysans se sont organisés pour acheter des domaines et fondés des communes et des coopératives. En Espagne, la culture taurine n'a pas toujours une odeur de noblesse et de sainteté.

La région de Castille-La Manche contera aujourd'hui une trentaine d'élevage taurins contre près de cent trente en Andalousie. Dans la région de ma famille paternelle, au début du siècle dernier, régnait un potentat local, un dénommé *Don Samuel Flores*, fidèle partisan des régimes conservateurs et des dictatures autoritaires de Primo de Rivera ou de Franco. Mon grand-père fut intendant (*mayoral*) dans une de ses nombreuses propriétés agricoles (la *Finca El Palomar* près de son village natal). Ses domaines et réserves de chasse s'étendent toujours dans différentes communes des provinces d'Albacete et de Ciudad Real, autour du beau village d'Alcaraz (Albacete) où mes parents possédaient non loin de là une maison secondaire.

Le *Don Samuel* du siècle dernier (années 1920) et pour lequel mon grand-père et paternel ont travaillé, était un homme cruel. La génération d'hommes et de femmes qui l'ont connu parlent de sa tyrannie sous couvert, comme un cauchemar qui les hanterait encore. Aucune injure, des reproches indignés dans un respect obligé, il a été très compliqué de faire remonter ces souvenirs amers de misère et de faim chronique, de durs labeurs mal rémunérés. Le salut, l'espoir d'une vie meilleure venait de la ville ou de la



Voici ton fils - Photo perso - 1980's

bête à dompter. Misère organisée qui maintenait docile le journalier, tactique maintes fois éprouvée par les puissants. Odeur de sainte collaboration, entre enclume et marteau, le monde paysan ne crache pas dans la soupe, même si elle est insipide. J'ai entendu parler, jamais croisé, un peu vu, l'héritier contemporain *Don Samuel (Samuelito)*, neveu et noble descendant de cet oncle despotique, et toujours avec particule. Dans les années 70, il reçut la direction d'une grande partie des propriétés agricoles familiales, tout jeune entrepreneur ambitieux et déterminé à valoriser à nouveau la devise de son élevage taurin.

« Nous avons déjà évoqué la figure de Samuel Flores (Albacete), le discret agriculteur d'Albacete qui est pourtant aussi le deuxième plus grand propriétaire terrien d'Espagne (...) . Plus de 34 000 hectares d'Albacete, Ciudad Real et Jaén appartiennent à sa famille. Flores a plus de 50 participations dans différentes entreprises et trois enfants qui suivent déjà ses traces : (...) Sa fille a épousé Adolfo Suárez Illana, fils de l'ancien président du gouvernement en 1998 (...). Forbes estime sa fortune à 200 millions, la même que celle de chacun de ses trois enfants. La ferme El Palomar, (...) est son bien le plus précieux et aussi le plus connu. Là vit Samuel Flores avec ses taureaux. Ceux de plus de race sont appelés Los Samueles et sont souvent tués par des toreros célèbres. Sur ses 3 000 hectares de terrain, il organise des chasses de luxe qui coûtent au minimum 300 euros par jour. Mais cet espace n'est pas seulement un paradis de chasse, mais a également servi de "camp d'été" pour les garçons et les filles d'élite (...) »

Extrait d'un article du journal digital *La Tinta de Almansa*.

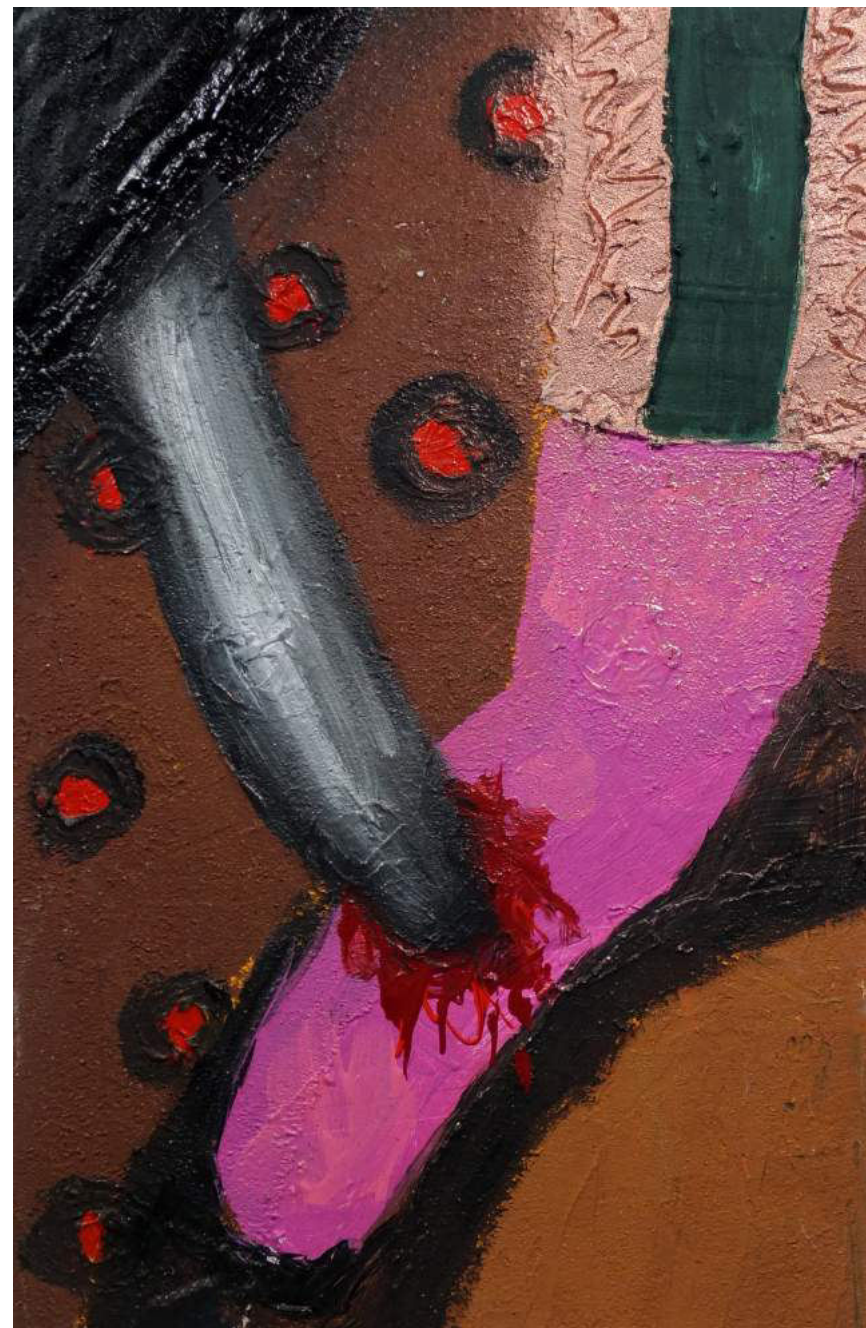
« Non, non, Don Samuel, lui il est très bien ! Et généreux, pas comme son vieil oncle », me disaient la plupart des anciens de la région qui avaient connu mon père. J'ai eu l'occasion de visiter plusieurs de ses domaines agricoles (*fincas*), en particulier une de ses maisons de campagne située dans le village où mes parents avaient construit la leur. C'est une immense maison rustique, rénovée et décorée style *hacienda chic*, où chaque objet a une histoire et une valeur. Avec jardin et piscine, entretenu par le petit personnel aimable, discret



Il repose en paix sur le godet - Photo perso - 1980's

et dévoué. Je m'étais lié d'amitié avec l'intendant, un monsieur humble, bien éduqué, curieux d'échanger avec ce petit français en villégiature dans son village. Il m'apprit à faire du savon avec de la graisse de cochon (incroyable pour un urbain de mon espèce !) et me fit visiter un après-midi cette belle demeure, agencée au goût certain. Elle ne servait que de résidence d'été pour une grande tante de Junior (que les villageois appelait « La Dame » - *La Señora*) qui habitait Madrid. Son petit neveu passait obligatoirement pour les fêtes du village (mi-août) où il se parait avec femmes élégantes à cheval. Il avait la bonté de donner quelques taurillons pour la corrida annuelle du village.

Quand vous assistez à une petite corrida champêtre, vous êtes en droit de vous poser quelques questions sur le pourquoi d'une telle tradition. Les villages espagnols organisent leur fête patronale dont la corrida est souvent le point d'orgue final. Dans le village familial de villégiature, j'ai aidé au montage d'arène portative, simple structure ronde délimitée par des poteaux en bois. La municipalité installait ensuite quelques gradins. Puis, dans les années 2000, pour « remercier le village de sa bonne entente », Samuel Florès avait généreusement offert le terrain et peut-être aussi financé la construction d'une petite arène fixe. Ou comment savoir s'acheter une bonne réputation. J'ai donc eu le privilège d'assister aux corridas gratuites, les taureaux aussi offerts dans le lot, dans cette petite arène pouvant contenir tout le village et ne s'utilisant qu'une fois par an. Lieu de tous les possibles : rêve de gloire ou de vocation abîmée, ce que j'y ai vu a été l'extrême horreur de la corrida. Pas de maestro confirmé que la mairie pourrait rémunérer, mais des jeunes élèves toreros sortis d'école, sans expérience, qui viennent s'essayer. Leur parcours commence ici, dans un enclos en milieu rural. Ces jeunes toreros apprentis dans leur premier costume, angoissés, terrifiés par leur première véritable mise à mort. Tout se joue ici, une vocation et une carrière professionnelle. Quelle déception des villageois qui assistaient à une véritable boucherie, qui espérait, secrètement, la découverte d'un jeune talent, adolescent valeureux et inspiré. Le public s'ennuyait

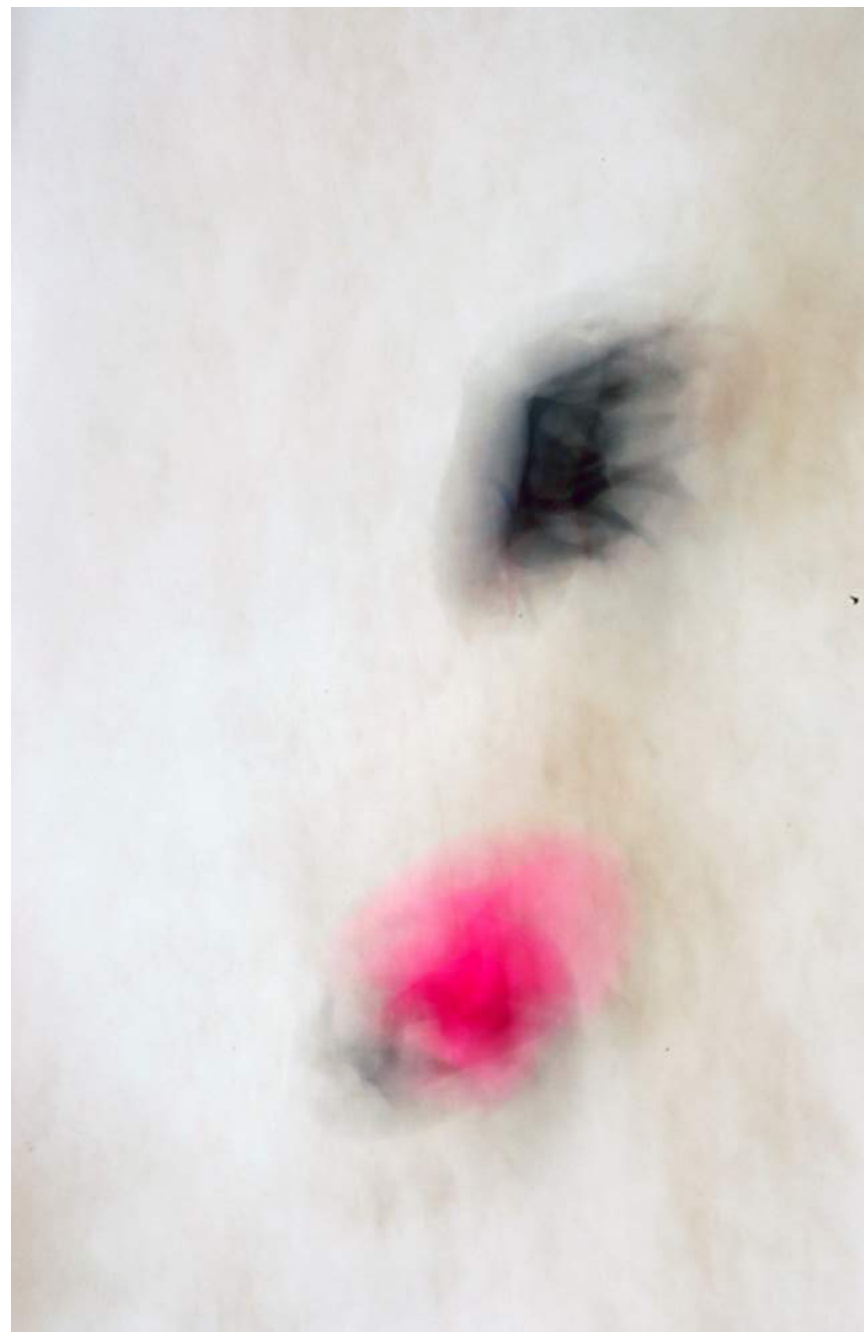


Cornada de pie (Encornement de pied) - Terres et acrylique - 1990 - 2022

fermement, on n'en rigolerait, si on n'avait pas pitié de la souffrance infligée à ces jeunes taurillons de deux ans. Combien d'estocades manquées, hors d'atteinte du point létal, voir même de l'animal ?! Combien d'hésitation, combien de courage aussi, combien de patience et de regards qui se détournent pour ne plus voir les coups d'épée assassiner l'animal étourdi. Oui, il va crever la bouche ouverte. Combien d'insultes du public qui ne voulait plus voir cette trop lente agonie, qui exigeait, maintenant, que tout s'arrête, la mort, le soulagement. Enfin arrivait la délivrance, l'estocade finale après 10 ou 15 essais. L'épée, plantée de travers et à moitié, entre les deux omoplates, donnait l'impression que le taurillon portait une croix sur son dos. Il se cabrait de douleur, comme un saint martyr. L'estocade avait transpercé les poumons. La bête titubante crachait le sang par la bouche et le museau. Un genou, deux genoux à terre, elle bascula définitivement, les yeux restés ouverts. On vint enfin planter un coup de poignard dans sa nuque ensanglantée. Faute de moyens, le cadavre gisant de la petite bête n'eut pas les honneurs d'être emporté par des mulets à clochettes. Mais c'est un tracteur qui l'emporta dans son godet que le chauffeur avait intentionnellement levé au ciel ! Voici notre Père, votre pain quotidien, que votre règne soit digne.

Le monde rural, en se modernisant, aurait-il perdu la noblesse d'une tradition séculaire ?

L'histoire de la tauromachie commente l'amusement des nobles gentilshommes espagnols qui voulaient mesurer leur courage orgueilleux et dompter la brutalité de la nature. Premiers essais de rationalité ? À ses débuts, la tauromachie était réservée à la noblesse et le combat était pratiqué à cheval. Les gueux batifolaient autour du taureau pour amuser les foules. Comme toutes pratiques sociales à ses débuts, elle est restée informelle quelque temps, ne prenant sa forme actuelle qu'au XVIIIème siècle (avec les toréros Francisco Romero et Pepe Illo et un premier règlement officiel en 1852). La série des trente-trois gravures « Tauromachie » de Goya, exécutée entre 1816 et 1817, est un témoignage ironique et un reportage bien documenté de son



Ma dernière corrida 2 - Flougraphie - Nîmes - 2008

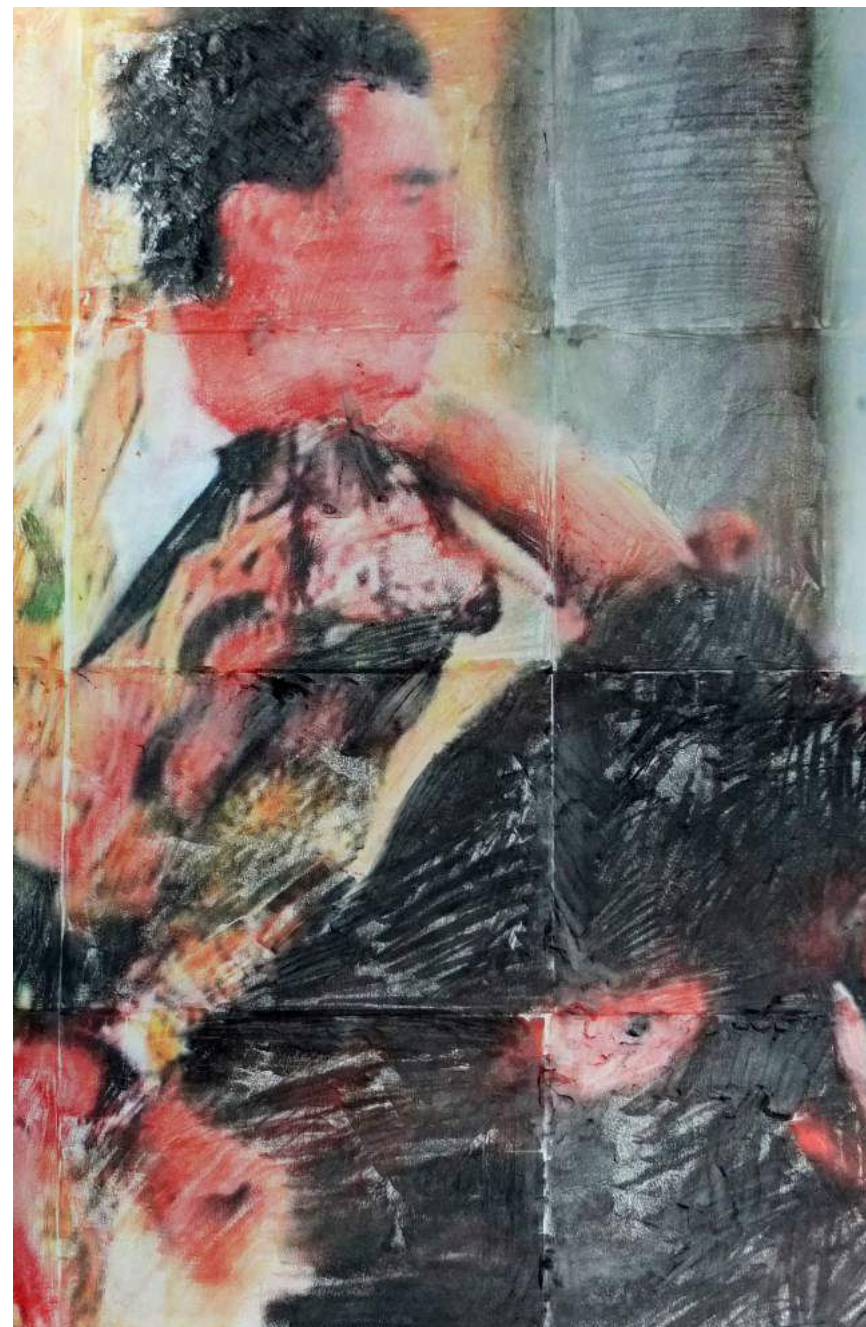
temps.

« A compter du XI^{ème} siècle, les jeux taurins se déroulaient dans les champs avant d'être déplacés sur les places publiques des villes (plazas mayores) au XVI^{ème} siècle. Les places publiques étaient fermées à l'aide de barrières ou de charrettes et tous les habitants étaient conviés au spectacle on ne peut plus populaire. »

La campagne vint à la ville. La confrontation d'une tradition rurale face à une civilisation devenue principalement urbaine, a engendré, de mon point de vue, une réalité culturelle et sociétale qui ne survivrait que d'antagonismes, comme un prisme qui renverrait simultanément la vérité dans deux directions opposées. Il y aurait donc les POUR et les CONTRE, les PROS et les ANTIS, inconciliables, chaque partie vivant dans ses propres règles. Il y a les aficionados orgueilleux et les modernes rationnels. Les premiers idolâtrèrent un culte bovin et une pratique esthétique, les seconds n'y voient qu'un carnage désuet et inutile.

Ni les clés de la connaissance, ni l'intimité de cette pratique, ni les statistiques animalistes ne suffiront à trancher.

Combien de tueries insultantes pour trouver LE moment de grâce extatique ? Faut-il être espagnol pour comprendre que le spectacle taurin est une hystérie collective, une catharsis qui permet une projection de la mort, un moment collectif partagé dans une joie païenne et transgressive. Mais c'est aussi éprouver un moment d'horreur et d'injustice lorsque la mise à mort de la bête ne peut être sublimée. L'art de toréer, c'est théâtraliser une mort animale douce, inévitable, méritée. La tauromachie serait-elle la mise en scène d'une perversion ? Il faut faire en sorte que la mort s'enveloppe de grâce et de beauté. Il faut que cette mise en scène soit absolument parfaite et maîtrisée pour nous laisser croire que la mort était méritée. C'est bien là toute la norme de la tauromachie moderne qui va au-delà d'un vulgaire rapport de force homme-animal. Aller au-delà d'un rapport de domination culture contre nature pour atteindre l'idéal d'un art ? Car il y a dans cette confrontation absolument décalée, la marque infaillible d'un respect mutuel entre les protagonistes. C'est un point absolument essentiel. Le



Cornada fenomenal (Encornement phénoménal) -Estampe - 2022

matador, comme le public, ont un profond respect pour l'animal, comme une marque de survivance du culte du taureau. Ce que mon oncle voulait me faire comprendre de la tauromachie, c'est que le combat ne doit pas être truqué. C'est bien là toute la noblesse de cette affrontement particulier, noblesse qui est la règle du jeu majeure, sans laquelle rien ne serait crédible. Sans équité, il n'y a pas d'enjeu. Serait-ce une métaphore de la vie ? Sans équilibre des forces, la force sauvage *versus* la ruse humaine, il n'y a que tromperie. Le matador, comme le taureau, sont dans le même engagement, concentration, tactique, l'une instinctive, l'autre observée, analysée, maîtrisée, une succession de gestes héroïques, strictement façonnés d'après des normes esthétiques. Mon oncle me disait : « *Regarde celui-là, il fait semblant d'être valeureux mais il laisse transparaître sa peur. Regarde bien comme il est concentré, ses pieds ne bougent pas lorsque la bête le frôle* ». La noblesse du combat provient de règles qui assurent la maîtrise de la conduite vers une mort que nous comprenons maintenant juste et nécessaire.

Le toréro improvise à chaque combat en fonction du taureau, et en essayant d'adapter ses gestes idéaux en fonction des circonstances du combat. Il peut parfois avoir des moments d'inspiration (*duende*) lorsque la maîtrise de sa peur est suffisante pour lui faire oublier sa propre mort. D'un côté la maîtrise du héros, de l'autre le courage du *toro*. Il est primordial que la bête soit valeureuse, déterminée à se défendre, infatigable, prise au piège, repoussant sans cesse le moment fatidique qu'elle n'a pas encore senti venir. Sans ces règles là, le combat est truqué et il n'y a aucun honneur, ni à tuer, ni à mourir dignement. « *Je me suis bien battu, le combat était juste et ma mort honorable* » devrait être la devise universelle des taureaux. L'art de toréer : une chorégraphie unique, magique, chimérique, qui nous fait oublier un instant notre triste condition humaine.

Je n'ai vu qu'une fois un moment de grâce (*indulto*), où un matador épargna un taureau pour sa bravoure exceptionnelle. Le public agitant des mouchoirs colorés pour persuader le président de l'arène de lui faire grâce. Mais c'est un moment extrêmement rare, un choc émotionnel et



Cornada de cielo (Encornement de cou) - Terres et acrylique - 1990 - 2022

collectif que l'on ne peut oublier. Un taureau gracié, une fois soigné et si ses blessures le permettent, aura le privilège de finir sa vie dignement comme reproducteur. Cet épisode consigné dans les annales de la tauromachie eut lieu en septembre 1993, dans l'arène de Tarazona de la Mancha, province d'Albacete. Il s'agissait de *la lidia* (le combat) entre le matador Damaso Gonzalez, lui-même de Albacete et du taureau Pestillito, de l'éleveur Samuel Florès - encore lui. J'y étais.

« *Je me souviens de cet après-midi mémorable, de son taureau à qui il donna un nombre infini de mulatazos, toujours avec tempérament et détermination (...) Avec un taureau plus grand que lui, il se positionna entre les deux cornes offrant sa poitrine avec un courage si sincère que toute l'arène se rendit à lui (...) L'honorable Damaso Gonzales, un très bon torero et une personne intègre, qui n'a jamais montré la moindre mièvrerie. Que la vierge de Los Llanos, tous deux d'Albacete, et à cause de son caractère, l'ait accueilli.* » Extrait des chroniques épiques de Damaso Gonzalez par Andreas Amoros dans le revue ABC du 26 août 2017.

Comment détecter le courage et la sincérité du toréro ? Comment ne pas croire que tout est joué d'avance ? À quand remonte la dernière mort d'un matador dans les arènes ? Wikipédia recense 61 toreros tués depuis 1771, auquel s'ajoute 184 novilleros (matador non confirmé), 73 picadores (homme de pique à cheval), 149 banderilleros (celui qui place les banderilles), 3 puntilleros (celui qui achève le taureau avec un poignard) et 8 rejoneadores (cavalier-toréro). 478 humains contre des milliers de braves bêtes sacrifiées dans ces temples de la ruralité ? Je ne sais pourquoi, je n'ai pu m'empêcher de lire la liste des matadors défunts, à la recherche d'un hypothétique et illustre ancêtre. Trop de souvenirs m'ont marqué, trop d'empathie pour mon oncle qui s'imaginait en homme courageux, ce qu'il lui a malheureusement manqué. Chaque année, mon oncle était fier de me dispenser les secrets de la sincérité du matador, les petites astuces des tricheurs, les grands gestes des humbles ou les élégants. Que de souvenirs festifs ou de sensations répugnantes, d'émotions fortes ou d'ennuis, dans

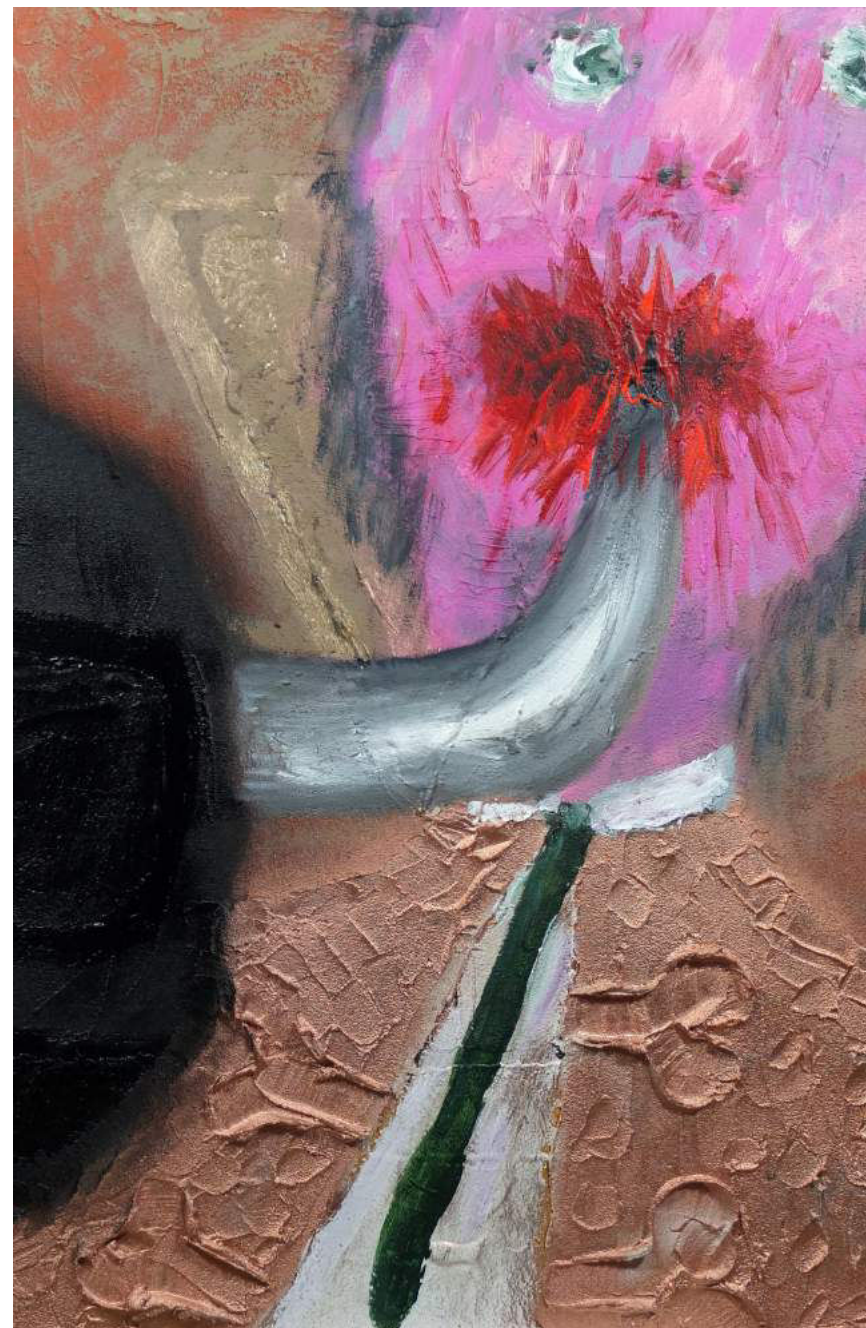


Ma dernière corrida 3 - Flougraphie - Nîmes - 2008

un espace de rassemblement de tous les Espagnols, issus de tous les milieux sociaux, qui se projettent dans un homme chercher le courage de combattre, leur courage, de surpasser sa terreur, leur terreur, public investi qui manifeste toujours avec empathie, souvent spontané et exalté.

L'effroi du toréro provoque des attitudes avec des gesticulations étonnantes. Enthousiasme, orgueil, retenue, chaque réaction informe sur ce qui constitue l'unicité de son style. Mon oncle n'aimait pas les roublards, ceux qui font semblant, ni les vantards, ceux qui exagèrent. Mon oncle, comme chaque aficionado, avait ses principes de valeurs qu'il voulait retrouver dans chaque combat : le courage et la dignité de l'homme qui affronte un animal dont la force est effrayante ; l'autorité de l'homme sur l'animal qui ne s'obtient que par la maîtrise de sa conduite ; l'efficacité de la mise à mort ; l'élégance du matador qui par son jeu de cape produit une chorégraphie unique - véritable œuvre d'art ; enfin et aussi, la noblesse et la bravoure de l'animal.

Quelle posture a-t-il choisi quand il est parti ? Tio Fernando n'était pas fier de sa vie, peu scrupuleux et lâche, s'est perdu dans l'alcool, a abandonné une fiancée meurtrie et a épousé une femme qu'il n'a pas aimé. Quelles valeurs retrouvait-il dans les combats taurins ? Les parfums aigris de sa jeunesse ? Les choix qu'il n'a jamais assumés ? Que voyait-il dans ces modèles valeureux ? Des compagnons de galère, des néo ruraux comme lui ? Fernando a-t-il eu le rêve d'être lui aussi LE grand matador du siècle ? Son accompagnement m'a donné les repères qui m'ont permis de me forger mon propre jugement, d'apprécier ou de détester, affaire de goût. Car la tauromachie est aussi un jugement esthétique si l'on ramène cette discipline au rang de l'art. Il y a des corridas inoubliables et d'autres, le plus souvent, ennuyeuses, où la magie n'a pas opéré. Ce spectacle exige le nécessaire décryptage de codes et règles de « bonne conduite ». La tauromachie est ainsi l'art de bien conduire l'animal vers une mort docile. La justesse technique des gestes du matador nous écarte de la vue et l'odeur du sang. Certains diront que cette perfection produit une chorégraphie, un moment fusionnel entre l'homme et la bête. On n'en vient ainsi au mythe du Minotaure, chimère de la fusion homme-

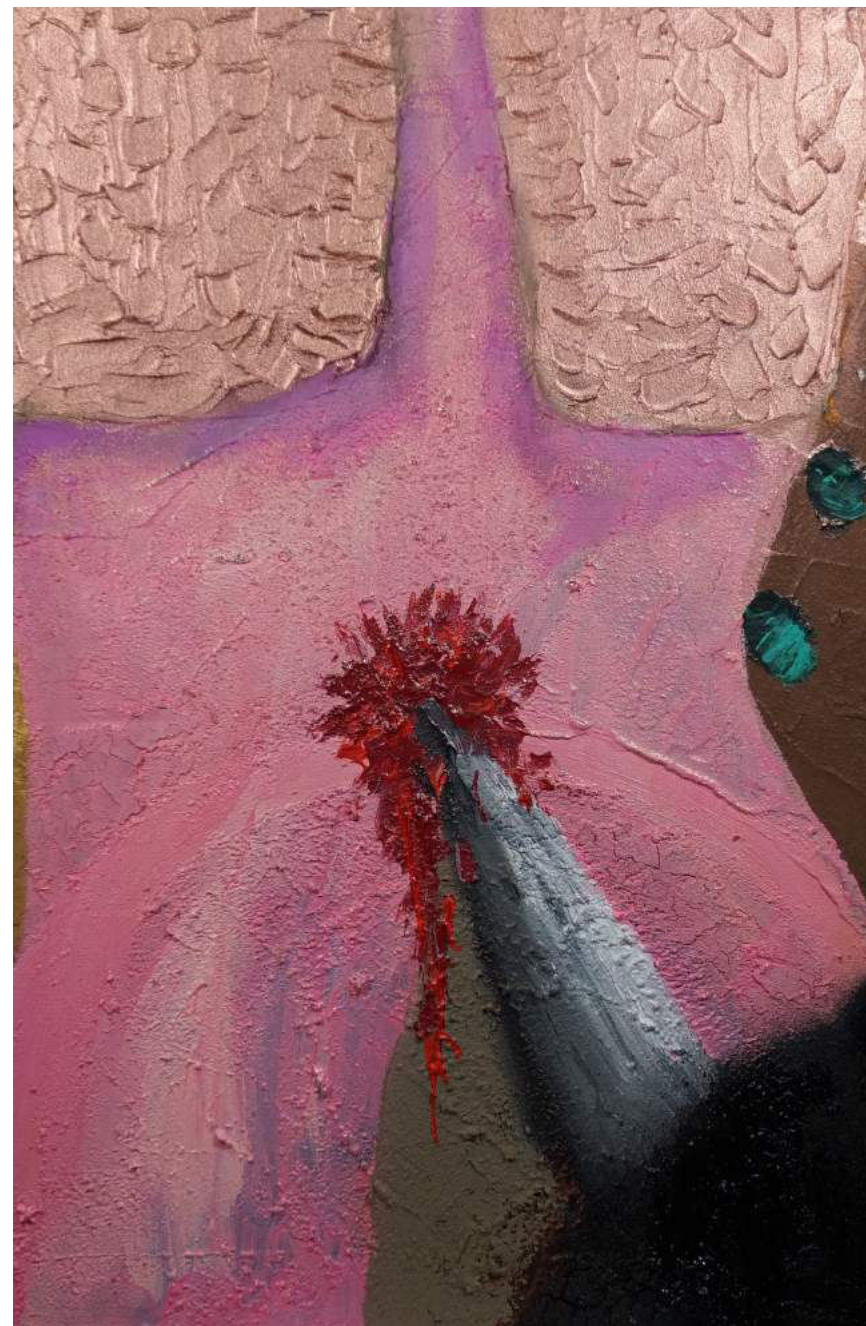


Cornada de boca (Encornement de bouche) - Terres et acrylique - 1990 - 2022

nature. Il faut faire abstraction de la liturgie, des règles du culte qui semblent obsolètes : costumes ridicules, musiques folkloriques, superstitions agaçantes et ne voir que le moment du dépassement de soi, du héros à paillettes qui crée un unique moment de grâce. Et que ce moment est parfaitement perceptible et collectivement partagé avec le public. Le matador le taureau le public sont les trois protagonistes de cette survivance rurale. L'extase collective se rapprocherait de celle vécue dans un concert de musique. Alors, d'accord, peut-être, mais l'enjeu en vaut-il vraiment la chandelle, pourrait se dire un homme moderne et rationnel ? Mes explications vous paraissent inadmissibles, mais je ne veux pas croire à la hiérarchie des arts, si vous acceptez cette hypothèse. Je pense seulement que la tauromachie est un anachronisme, née d'une rencontre fortuite d'humains, d'animaux et de dispositions (sociales) qui ont produit cet événement exceptionnel, comme une alchimie en quelque sorte, et il n'y aurait aucun intérêt à le reproduire avec une poule ou un mouton. Tendant à devenir une attraction folklorique, sans évolution ni adaptation, ce fait historique s'éteindra de lui-même, ne produisant plus de sens légitime et commun à notre société. Ce qui, à mon avis, n'est pas le cas du flamenco (chant, musique et danse), autre étiquette folklorique, qui a su trouver les recettes et nouveaux ingrédients de son renouvellement. L'anachronisme peut être volontaire, notamment pour des raisons esthétiques, pourrais-je reprocher à ses auteurs.

TGM

Le taureau de combat est une espèce spécialement sélectionnée pour son agressivité et sa bravoure. Mon oncle se plaignait que les taureaux ne valaient plus rien, devenus des chèvres dociles, amorphe et sans endurance. Rien qu'en voyant débouler la bête dans l'enfer de l'arène, il évaluait ses qualités et défauts, comme le ferait le toréro qui devait le combattre. Analyser sa combativité, ce dédain de la mort, évaluer cette masse de 600 kilos, robe noire tatouée de la mort, observer la forme de ses cornes, armes blanches de la mort. Il était possible de les voir avant les combats. Ils vivaient leurs dernières heures, chacun dans une cellule,

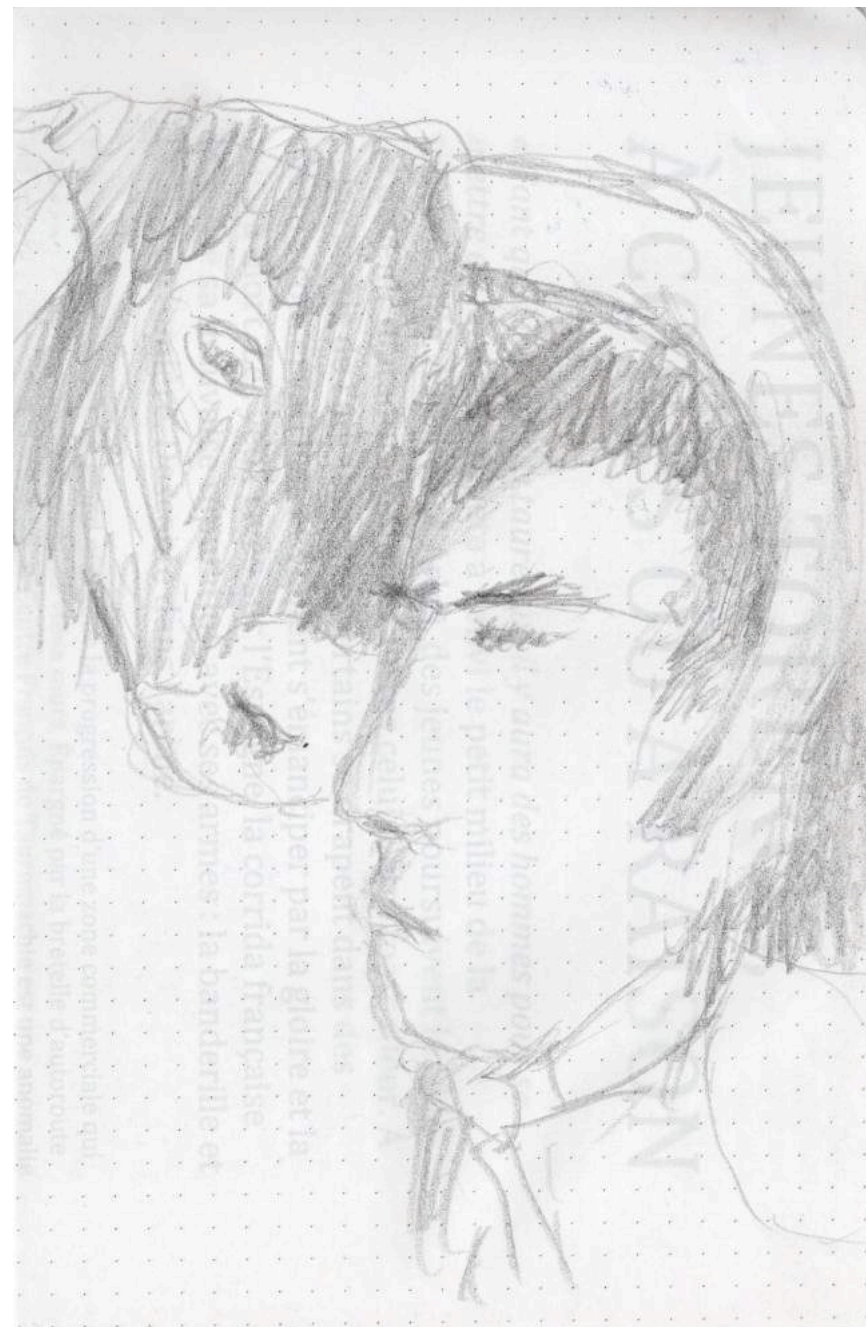


Cornada sexual (Encornement sexuel) - Terres et acrylique - 1990 - 2022

volontairement obscure (*chiqueros*). On entra brusquement dans l'antichambre qui puait la mort. J'étais impressionné. Mon oncle me prenait alors par la main pour traverser les passerelles étroites suspendues au-dessus de leur souffle irrité. Je redoutais de tomber au milieu de ces monstres qui m'auraient piétiné et encorné comme un véritable martyr chrétien.

J'accompagnais mon père qui s'arrangea pour retourner voir la ferme où il avait passé sa petite enfance (*Finca El Palomar*). Mon grand-père y était alors l'intendant du fameux Samuel Florès dans les années 1930. Ce hameau agricole comportait l'imposante maison du maître ainsi que des nombreux logements pour les journaliers, simples baraquements alignés. Mon père reconnût la maison que sa famille avait occupée. Il eût un beau sourire et laissa éclater sa joie. Il me raconta que tout petit, il gardait des dindes et qu'elles étaient terribles. Qu'il n'y avait pas d'école à la ferme. Et qu'il apprit tout seul à lire, plus tard, à son adolescence, lorsqu'il était muletier, grâce à l'aide d'un curé qui lui prêtait des livres. Il partirait plus tard à la grande ville, Barcelone, après la guerre civile et ses trois années en Galice comme punition donnée aux jeunes gens des zones républicaines. Les Florès élèvent des taureaux depuis plus de deux siècles. Leur élevage d'origine *Gamero Civico* (lignée *Palardé*) a été ponctué de succès prometteurs (années 1920 et 1990), et de périodes plus sombres. Pendant la guerre civile, leur propriété située en zone républicaine, la famille Florès est arrêtée et leur troupeau est décimé. La devise retrouve la reconnaissance dès 1945, mais la rigueur de sélection s'estompe et les taureaux deviennent « doux, nobles, faibles et fades ». Il faudra attendre les années 70 pour que *Samuelito*, seul héritier, entreprenne de rétablir la grandeur de la lignée *Palardé* par une sélection draconienne. Dans les années 1990, le succès revint et les taureaux *Samuel Florès* retrouvèrent les plus grandes arènes.

En 2022, l'élevage Samuel Florès arrivait en centième position du classement officiel des élevages. Le choix de cette lignée de taureau ancienne semblerait atypique et compliqué. J'ignore qu'elles sont les compétences nécessaires pour que l'animal trouve un équilibre parfait



Cornada fusional (encornement fusionnel) - Esquisse - 2022

entre ses qualités physiques et combatives (la sculpture combative) et celles, exigées par les toréros, facilitant leur recherche d'esthétique (le show chorégraphique). Le monde des cercles taurins est ainsi divisé entre 'torista' (ceux qui vénèrent le toro) et 'torerista' (ceux qui vénèrent le toréro).

La Finca El Palomar sert encore de base principale à la sélection des bêtes de combat. Il y a une enceinte où l'on peut observer et évaluer l'aptitude des taureaux, s'ils ont des réactions imprévisibles à la vue d'un homme. C'est de cette façon empirique, par sélection naturelle que l'on élève une lignée de taureaux. Depuis que la tauromachie est entrée dans la sphère de l'industrie du spectacle, nous savons comment transformer une bête sauvage en mouton !

Les liens entre toréros et éleveurs sont très étroits, c'est un petit monde où tous les décideurs importants se connaissent. Les toreros sont régulièrement invités à venir évaluer les taureaux, les prochains taureaux qu'ils pourraient combattre plus tard. Certains prétendent qu'il existerait une connivence évidente entre toréadors et éleveurs, dans une relation gagnant-gagnant. Mon oncle trouvait que les taureaux étaient de plus en plus dociles et moi j'y voyais des monstres de 600 kilos fonçant avec hargne au milieu de l'arène. J'ai vu des chevaux caparaçonnés être emportés, soulevés, acculés, éventrés. J'ai vu le monstre sauter la barrière des premiers gradins et blesser femmes et enfants. J'ai vu la bête régner seule dans la piste, attendant la fin des prières du matador, ne pouvant finalement pas honorer le combat. J'ai vu des furies causer de vilaines blessures, parfois risibles, une corne aux fesses, parfois tragiques, la corne aux jambes, au ventre, au cou, souillant le costume or ou argent du toréro ensanglanté (*cojidas*). « *Des moutons dociles qui sombrent dans une léthargie insoutenable* », prétendait mon oncle ! Combien d'insultes de spectateurs contrariés à l'encontre de la lance du picardor ? Combien de coussins jetés dans l'arène pour manifester leur colère au matador qui n'arrive pas à tuer la bête ? À quoi donc pouvait bien ressembler un *toro bravo* dans les années 1930 ou 50 si ceux des années 70 étaient des chèvres ? ! Comment expliquer cette perte d'endurance et de combativité



Cornada fusional (encornement fusionnel) -Acrylique - 2022

continue sinon par une sélection naturelle complotée, un système gagnant-gagnant insidieusement décidé ? Quels seraient les intérêts, pour les acteurs et producteurs, de produire une lignée animale aux caractéristiques de mieux en mieux maîtrisées ?

Un combat (*lidia*) respecte un protocole décomposé en trois actes (*tiercos*).

ier *tierco* : celui de pique qui comporte les passes de cape et le picador. La cape sert de leurre et permet au matador d'évaluer le comportement du taureau (corne maîtresse, manière de charger, course, ...). C'est le premier contact du matador avec la bête. Il dispose de son courage et d'une cape en demi-cercle, rose et jaune à l'envers (*capote de Brega* mais que mon oncle appelait *Veronica*, qui est en fait le terme générique des figures de style que le matador exécute avec). *Veronica* fait référence à l'épisode biblique de Sainte Véronique et au linge qu'elle tendit au Christ pour essuyer le sang de son visage.

Le picador vient ensuite sur son cheval caparaçonné, très peu apprécié du public connaisseur.

Le second acte est celui des banderilles. La pose des banderilles (trois passages de deux banderilles), plantées par le maître matador ou le plus souvent par ses *banderilleros* (faisant partie de son équipe - *cuadrilla*).

Et le troisième acte, le face-à-face final et fatal, celui de la mise à mort avec le passage apprécié du travail de la *muleta* (cape rouge rectangulaire où il peut dissimuler l'épée létale.) et se terminant par l'estocade finale. Le temps imparti au matador est de quinze minutes, avant que le taureau comprenne que son véritable adversaire n'est pas la cape mais celui qui la dirige.

Malgré le temps imparti, le matador est maître du rythme du déroulement du combat. Il ordonne à son picador le nombre de coups de pique qui permet d'affaiblir le taureau en le vidant de son sang. Autant dire que la plupart du temps, le matador ne se gêne pas. Le picador est censé piquer deux fois, avec sa lance et sans la relâcher, une veine dorsale. On bande un oeil au cheval pour qu'il ne voit pas venir le



Ma dernière corrida 4 - Flougraphie - Nîmes - 2008

taureau le percuter. Je me souviens de taureaux accolant furieusement les chevaux aux barrières et que les piques laissaient totalement étourdis. Mon oncle me disait que la protection des chevaux ne datait que des années trente, je crois, afin d'arrêter l'hécatombe de chevaux éventrés à chaque corrida.

Aujourd'hui, je pense comme Fernando, que les taureaux sont des lignées dégénérées qui ont perdu force et combativité. Ayons un peu de bon sens : si je constate la baisse de niveau de combativité des taureaux depuis les années 70, tout comme mon oncle depuis les années 40, je peux en déduire deux options : soient les conditions d'élevage ne peuvent plus assurer ces qualités, soit il y a eu une évolution génétique volontairement orientée. Personne ne niera le travail scrupuleux de sélection génétique opéré dans les élevages taurins depuis la fin du XIXème siècle. Existerait-il un intérêt commun entre éleveurs et toréadors ? Objectif sous-entendu : engendrer des bêtes de cirque, inutilement dangereuses, prévisibles dans leur comportement, idéalement aliénables et aliénées . Comme une prétendue liberté sauvage qui serait en fait contrôlée ? Engendré un monstre docile, qui mourra en laissant croire qu'il avait vaillamment combattu ? J'ai soudain un vertige en imaginant que nous-mêmes serions aussi dégénérés. Et si nous étions devenus incapables de mener des luttes sociales victorieuses, notre lignée populaire génétiquement modifiée par des agents capitalistes exogènes ?!

Aujourd'hui, j'ai un doute sur l'honnêteté contrôlée de ces duels, sur la noblesse que ces valeurs prétendent entretenir. La tauromachie n'a pas échappé à l'industrie du spectacle. Et, comme tout spectacle, la production ne doit rien laisser au hasard. Il est essentiel d'en contrôler la mise en scène et les acteurs, les tenants et les aboutissants. Depuis l'ouverture de l'Espagne au tourisme dans les années soixante, les producteurs de corridas se sont fortement enrichis en remplissant les arènes avec un public néophyte (comme aujourd'hui les matchs de foot en Angleterre) et ont repris à leur compte certaines règles de l'industrie du spectacle : notoriétés fabriquées, recherche de rentabilité



Építaphe taurine - Terres d'Espagne et acrylique - 1990

maximale des tournées, risques d'accident minimisés. L'arène n'est plus le lieu privilégié des espagnols qui reconnaissent la tauromachie comme une forme authentique de l'identité espagnole. Tant mieux et tant pis.

Un matador professionnel n'a que peu de triomphes dans sa carrière. Son cachet varie en fonction de sa notoriété et du classement des arènes où il combat (quatre catégories). Il existe un classement annuel (*escalafón*) des toreros professionnels, une centaine environ, répartis en trois groupes suivant le nombre de taureaux annuels combattus. Les matadors les plus en vogue peuvent négocier des cachets de 120 000 € et plus par après-midi de combat. C'est un extrême, car le parfait inconnu (plus des deux tiers) négocie son cachet sur la base d'une grille salariale syndicale, autour de 12 000 €. Le montant négocié est ensuite réparti entre les hommes qui composent son équipe (*picador, banderillero, peones*), les frais généraux (transport, hébergement) et les honoraires mêmes du *maestro* (moins une commission de 10 à 15% reversée à son producteur). En général, un matador moyen obtient un cachet brut à partager de 10 à 20 000 € par taureau combattu.

Ce système de rémunération est un cercle vicieux où plus on en fait, plus le salaire devient attractif. Pour les matadors du haut du tableau, il est indispensable d'assurer une pleine tournée avec un maximum de combats possibles, sur une saison taurine qui ne dure que six mois (hors tournée en Amérique Latine).

Je mets en doute les discours qui célèbrent la noblesse des combats qui sentent de plus en plus le convenu. Je ne peux m'empêcher de penser à mon oncle qui, dans les années 70, pouvait encore croire à la naïveté des protagonistes. Alors, amis des taureaux et des animaux, je vous le dis : ils nous mentent sur la marchandise, ils trompent un public toujours en attente de spectaculaire, ils corrompent la vertu des valeurs originelles, la noblesse des animaux, et des hommes qui ont toujours songé que la mort était une affaire sincère. L'argent aurait-il encore une fois tout gâché ?

Achevé le 29 juin 2023

Floirac (33) FR

© Rebelpublic - Savino Bravo Copete